

Jeanne Moine

**Le quartier du Calvaire
à Montbrison
dans les années 1930-1940
*Souvenirs d'une habitante***

Propos recueillis et commentés par Maurice Damon

Cahiers de Village de Forez

Couverture : Rue Saint-Aubrin, cliché d'André Bréasson, archives de la Diana. Les photos des pages 3, 4, 6, 7, 8, 11, 13 sont aussi d'André Bréasson.

Le quartier du Calvaire à Montbrison - la rue Saint-Aubrin qui suit la courbe de la butte et les montées du Château et du Calvaire qui lui sont parallèles - ne compte plus que deux maisons occupées ; une autre est en cours de réfection. Les autres habitations, serrées les unes contre les autres, devenues insalubres et dangereuses, ont été progressivement abandonnées, se sont effondrées ou ont été démolies.



Restes d'une maison effondrée, en face l'arrière de la demeure des Perrichons

Dans les années trente et au-delà, plus de cinquante personnes peuplaient le quartier, vivant et populaire. Jeanne Moine, qui a passé son enfance et sa jeunesse au Calvaire, a bien voulu, au cours de l'hiver 2011-2012, rassembler pour nous ses souvenirs. Sous l'anecdote, le regard est lucide, il sait se faire critique, il est toujours bienveillant. Les propos ont été enregistrés puis transcrits sous la forme spontanée du langage parlé. Ils ont été recueillis et sont commentés par Maurice Damon.

La première chose que je vois dans mes souvenirs, c'est la grotte, on appelait ça la grotte à côté de l'entrée de l'école Saint-Aubrin. Y avait là la mère Sanet. Eh bien ! quand j'y repense maintenant - parce que, quand on est enfant, on prend pas les choses pareillement - je voyais bien, c'était pas normal, comme elle vivait, la pauvre femme, mais on s'imagine pas la vie qu'elle avait. Je la revois traînant sa boge, enfin si on peut dire une boge, ou un sac en toile, qu'elle traînait derrière elle. Elle ramassait des choses par terre, je sais pas quoi, elle devait les revendre au patère ¹, dans le temps, ça existait les patères ². Mais les rues n'étaient pas sales, y avait rien qui traînait. Faut dire : y avait pas grand-chose à jeter, non plus ! On brûlait tout.

Le premier souvenir donne le ton, celui d'une pauvreté, d'une misère, qui a marqué la mémoire de Jeanne et va ponctuer son récit ³. Jeanne Solsona connaît bien le quartier du Calvaire pour y avoir passé deux périodes de sa vie, des années 20 aux années 40 pendant son enfance et son adolescence, puis pendant les premières années qui ont suivi son mariage avec Serge Moine en 1954.

Je suis née rue Puy-de-la-Bâtie en 1921, et mes parents sont venus au Calvaire, rue Saint-Aubrin. J'ai vécu toute mon adolescence au n° 23 ; cette maison n'existe plus. Après on est allé rue Louis-Braille, chez de Vazelhes. Entre-temps, on a habité des pièces dans le château, on est pas resté longtemps, chez des Perrichons.



A gauche, rue Saint-Aubrin, n° 23, chez Solsona

¹ Ramasseur et revendeur de « pates » - de chiffons en langage forézien - de peaux de lapin et autres objets hétéroclites.

² Une dame, qui a connu la période, interrogée par Joseph Barou, se souvient de cette « grotte ». Sa grand-mère, très pieuse, qui passait à proximité pour se rendre chez les religieuses de la Providence, lui faisait « détourner les yeux » du spectacle de ceux qu'elle appelle les « marginaux de ce temps ».

³ La pauvreté n'est pas une situation nouvelle au Calvaire : déjà en 1872-1873, parmi les quartiers de Montbrison où vivent les indigents, le Calvaire arrive en tête. Cf.. Joseph Barou, "L'œuvre de la Miséricorde", *Village de Forez*, octobre 1985.

Après, on est revenu habiter au Calvaire. Ma grand-mère y habitait, et quand elle a su que la maison à côté allait se libérer... C'était quinze jours avant de se marier, tu te rends compte : on avait rien ! C'était mon oncle Henri qui m'avait dit : "Ecoute, va vite voir les Montailard, les propriétaires, à Pralong, tu leur demanderas.

Trois générations de la même famille auront donc habité le Calvaire, quatre si l'on ajoute celle d'Agnès, la fille de Jeanne et Serge, qui y a aussi passé son enfance. D'autres membres des familles Gros et Solsona - la famille de Jeanne - y ont aussi vécu. Comment Jean-Marie et Mélanie Gros, les grands-parents maternels de Jeanne, sont-ils, les premiers, venus là ?

Dans ma mémoire, je l'ai toujours vue là, ma grand-mère. Mais je sais qu'ils ont habité rue Puy-de-la-Bâtie ; c'est là où je suis née d'ailleurs. Et là où ils habitaient, au Calvaire, où je l'ai connue, c'était une maison du vicomte de Meaux, de Quérézieux. Et mon grand-père était d'Ecotay. Alors, ils se connaissaient ; alors c'est comme ça qu'ils ont acheté la maison. Les de Meaux, c'était peut-être des descendants du château, je sais pas...

L'évocation du grand-père à Ecotay ne serait pas complète sans l'histoire drôle qui a traversé les générations d'une famille peu encline à la morosité, avec son commentaire.

C'est le curé d'Ecotay qui avait des poules. Et ces poules, elles descendaient dans le jardin de mon arrière-arrière-grand-père. Alors il lui disait en patois :

- Bon Diou, Monsieur le curo...

Il fallait qu'il ferme ses poules. Je saurais pas le redire, mais je sais que mes oncles, ça les faisait marrer, ils racontaient ça. Eh ben ! la maison, je l'ai pas retrouvée, à Ecotay. J'étais allée voir, un jour j'étais montée, par rapport à ce qu'ils avaient raconté, quoi ! Il restait qu'une espèce d'ouverture, sous l'église. C'est là qu'ils habitaient. C'est là qu'ils avaient une vigne, et de la volaille. Ils se débrouillaient... Ah ! c'était pas marrant.

Le grand-père, c'est pendant la guerre qu'il est mort, qu'il a pris son attaque. Je travaillais à l'hôpital. Et quand je suis sortie de l'hôpital, c'était vers les une heure et demie je crois, donc j'étais à la maison vers les deux heures, bien avant même. Et pépé était dehors et, tac ! il est tombé devant sa maison : une attaque. Et il m'a appelée :

- Jeanne !

Et je sais que j'ai demandé l'aide d'une voisine, des Crépet, je sais pas si c'est Léontine ou sa mère qui est venue m'aider pour le relever et puis le porter dans sa chambre. Et en rentrant de l'hôpital les autres jours - parce

qu'on allait pas se faire soigner dans le temps - j'allais le changer, j'allais lui faire son lit avec ma grand-mère, elle attendait que j'arrive pour le tourner, tout ça. Y avait pas les aides qu'on a maintenant, hein ! Et il est mort dans son lit, deux mois plus tard.

Le Calvaire, c'était un quartier fermé, fermé, hein ! d'après mon optique quand j'étais gosse. Le Calvaire, c'était le quartier, c'était la rue Saint-Aubrin, et montée du Calvaire, du Château, c'était ça, ces deux rues-là, ça faisait un village. Et y avait la fontaine, c'était le rassemblement, y avait qu'une fontaine pour tout ce monde. Et ceux qui étaient tout à fait en haut, ils descendaient chercher de l'eau, y avait pas l'eau sur l'évier. Ils venaient laver leur linge ici.



Chez Gros. Fontaine, baquet, planche à laver...

Dans les rues du Calvaire, Saint-Aubrin et la montée du Château, en 1931, on recense 16 ménages, et 58 habitants ; en 1936, 16 ménages et 50 habitants. Jeanne est invitée à se remémorer, dans chacune des trois rues, les maisons et leurs occupants. La liste nominative des habitants ⁴ va aider la mémoire à reconstituer le passé ; elle en montrera aussi les lacunes. C'est surtout le Calvaire de la première période de sa vie que Jeanne évoque.

Après la mère Sanet, en avançant dans la rue Saint-Aubrin, y avait la mère Lubard. J'ai pas bien grand-chose à en dire, de cette femme. Je crois qu'elle venait du Nord. C'est la première maison, sur la gauche, de la rue Saint-Aubrin, vers l'école, à côté de chez Sanet. Les Lubard, je les connaissais pas bien. Et donc après, y avait la cour, où y avait chez G. ⁵. Ils habitaient dans cette cour, une cabane qu'ils avaient bâtie, et là, ils brûlaient les osiers de reste qui faisaient des paniers. Et alors, à cette occasion, justement un jour, ils brûlaient des osiers... pas un jour, une nuit.



Rue Saint-Aubrin. Chez la "mère Lubard"

On habitait un peu plus loin. Alors, on sentait une odeur, et puis on voyait passer la fumée noire. Alors, je suis allée voir ce qu'il y avait, en chemise de nuit, une veste sur les épaules. Juste la dame, elle sortait de sa cabane. Elle a pris peur en me voyant, elle est vite rentrée... Et le lendemain, la Cacane, surnom de la dame, elle racontait son histoire au lavoir, enfin, à la fontaine : elle avait vu la « dame blanche ⁶ » !

⁴ Liste nominative extraite du dénombrement de la population montbrisonnaise de 1931 et 1936. Montbrison, archives municipales, 140 W 10 et 140 W 11.

⁵ A la demande de Jeanne, certains noms ont été réduits à une initiale : des descendants, habitant Montbrison, pourraient regretter de voir leur nom figurer ici.

⁶ Appellation donnée à une sorte de fantôme campagnard dont l'apparition était de mauvais présage.

Après, y avait une petite maison, y avait une pièce seulement en haut. C'était quelqu'un de très vieux pour moi. Mais je sais pas qui c'était. Je me rappelle pas du nom, là.

Après, y avait les R. Y. avait deux garçons et une fille. Il avait une jambe de bois, le père R. C'était un ancien maçon.

Après, y avait une autre maison : y avait quelqu'un, au rez-de-chaussée dans une pièce, qui avait deux, trois enfants. Au-dessus, y avait deux pièces, donc, une pour chaque famille, les Roche. Et... les Blanchard, je crois. A côté une autre famille. Y avait aussi des enfants, les Roche avaient trois enfants, Marie, Jeanne et Gabrielle. Les Martin ? Je connaissais pas. Les Griot ? Ils habitaient... le nom me dit quelque chose, mais je les situe pas dans la rue. Chovet ? Là non plus, ... c'était peut-être eux qui louaient au bout de la rue, chez Clair. Ces gens-là, moi, je les voyais pas longtemps, quoi !



Rue Saint-Aubrin. Chez Blanchard, chez Roche.

Je me souviens d'une chose. Y avait la mère Blanchard, qu'on appelait, qui habitait rue Saint-Aubrin, à côté de chez R. Alors elle, elle avait un sabre chez elle, de la guerre de 14. Elle se disputait avec je sais plus qui de la rue, à la fontaine. Pourquoi ? J'en sais rien, parce que... quand on est gosse... Alors, elle se disputait. Et puis, tout d'un coup elle dit :

- T'en fais pas, je vais aller chercher mon sabre, tu verras.

Elle va chercher son sabre et puis, je sais pas, je l'ai pas vu, mais elle a dû toucher l'autre. Alors, ça criait, ça faisait du bruit... C'est que ma mère, elle nous appelait parce qu'elle voulait pas qu'on entende ça ! Et puis, mademoiselle Anne des Perrichons qui y est allée avec son pansement de secours... Je me rappelle de ça, je sais pas pourquoi, parce qu'on a pas pu suivre comme il faut, nous, on nous appelait, il fallait rentrer. Je me souviens, c'est son sabre, elle avait son sabre. Ça devait être pour pas

grand-chose, mais enfin... Elles avaient pas grand-chose, les pauvres femmes, qu'est-ce tu veux !

Après, y avait plus rien, c'était tout démoli ; y avait une façade qui était complètement vide, et y avait encore le toit. Mais là, ça remonte beaucoup plus loin, je devais être beaucoup plus jeune. Et y avait des familles qui vivaient là, tu te rends compte, y avait que le toit. Et là, y avait des gens... mais j'étais très jeune, mais je me souviens...

Rue du Calvaire, y avait aussi la Nénette Perraud. Elle s'appelait en réalité Bouchet Annette ; elle était avec monsieur Perraud Philibert. C'était des pauvres gens, qui avaient pas de travail évidemment, parce qu'ils étaient âgés : pour moi, c'était des gens âgés, quoi ! La Nénette Perraud ! Ils subsistaient avec un canon ⁷, comme on dit. Elle descendait, la Nénette Perraud, chez ma mère, le matin, pour chercher son marc de café, pour faire son café. Tu te rends compte, faut être vraiment pauvre, hein ! Alors, elle repassait de l'eau sur le marc de café qui avait déjà servi pour, je sais pas combien, toute la famille, tu te rends compte ! Et puis, ma mère mettait de la chicorée, c'était jamais du café pur... Philibert, je sais pas ce qu'il faisait, je l'ai jamais vraiment connu. Ces gens-là, ils avaient rien, rien, rien... On regardait des fois par la fenêtre - quand on est gamin, on est curieux - d'ailleurs, c'était une moitié de fenêtre, c'était pas des grandes vitres comme on a maintenant. Et là, on regardait, les vitres, il fallait bien regarder, c'était tellement sale. Mais y avait rien dans la pièce, on voyait rien, nous, on voyait que des pates ⁸ par terre.

Y a toujours plus pauvre que soi...

C'est pour ça, je voudrais pas me plaindre, moi, parce que franchement... Et maintenant, tu vois, tous ces gens qui couchent sous les ponts, tout ça, y en a, c'est encore pire. C'est pour ça, il faut pas se plaindre de notre époque. Y a des injustices, mais y en a toujours eu, y en aura toujours tant qu'y aura des hommes, parce qu'il y a toujours des gens qui sont méchants mais, franchement, faut pas se plaindre de notre époque. Y a de la solidarité en ce moment, moi je trouve. Les gens sont quand même pas insensibles à la misère des autres. Autrefois, on te passait à côté, on te regardait pas. Tu pouvais bien mourir sur le bord du chemin, on t'aurait pas tendu la main, oh non ! Chacun vivait...

⁷ Un canon : un verre de vin dans le parler local.

⁸ Cf. note 1

Et après, y avait chez Poher. Lui travaillait chez Chavanne. Et Johanna, leur fille. Eux étaient moins pauvres ; ils travaillaient, ils étaient moins pauvres, ils habitaient une vraie maison, c'était pas une cabane. Johanna avait bien quatorze, quinze ans quand ils ont déménagé. Avant, c'était les Montillard, les propriétaires, qui sont ensuite allés s'installer à Pralong. Et donc, ils avaient été remplacés par... Vial, Coco Vial. Il était marié avec une fille Gourre, la sœur de Pierrot Gourre.

Et puis après, y avait chez ma grand-mère. Ma grand-mère a eu douze enfants, tu te rends compte ; il en est resté cinq. Deux enfants étaient morts en même temps, elle en a enterré deux dans la même journée ; deux cercueils en même temps dans la maison, il paraît : je l'ai pas vu, c'est beaucoup plus loin. Pendant la guerre de 14-18, elle en a perdu je sais pas combien. Je me souviens que, quand on était tout petit, eh ben ! quand t'étais malade, ben ! t'allais pas chez le médecin, pour la bonne raison que tu pouvais pas payer, des fois. Il fallait pas parler de rembourser. Y avait des bons à la Mairie pour ceux qui, vraiment, ne pouvaient pas payer le médecin. Mais, fallait aller à la Mairie, et puis tu peux pas prévoir si t'es malade ou pas malade.

C'est incroyable, la vie qu'elle a eue, cette femme, elle était courageuse. Des gens humbles...

Après, y avait chez Crépet. Les Gourre habitaient beaucoup plus haut, complètement sur la butte. Entre la Nénette Perraud et chez Gourre, y avait les R. J'ai jamais connu le père. Elle avait un fils, Jean. Il descendait s'amuser vers chez nous, parce que nous, on avait pas le droit de monter là-haut. Ma mère voulait pas, il fallait qu'on soit dans la rue, qu'elle nous entende et nous voie. Alors, il descendait s'amuser. Chez Gourre aussi, ils venaient s'amuser vers chez nous : y avait Odette, Pierrot, et Nénette donc, qui était, plus tard, mariée avec le Coco. Le père Gourre, Jean-Marie, était manoeuvre chez Garnier. Les enfants R. M... avaient une vie différente, je sais pas pourquoi...



Rue du Calvaire, de gauche à droite : chez la Nénette Perraud, chez Crépet, Gros, Poher
(où habiteront, plus tard, Jeanne, Serge Moine et leur fille)

Alors, on est arrivé en haut, montée du Château. Y avait chez R. et puis donc chez Gourre. En dessous de chez Gourre, y avait une grande pièce, qui avait la largeur de la maison du dessus. Et là, y avait un vieux bonhomme, une vieille personne aussi, sa femme. Il réparait des choses, des chaussures, des... Il réparait, c'était un bricoleur. Mais il était très âgé et il marchait pas. Je sais plus son nom. Ça date de beaucoup plus loin. Ça devait être dans les années... oh ! j'avais cinq, six ans.

On habitait à l'autre bout de la rue Saint-Aubrin. Mon père était métallurgiste chez Chavanne. Il a fait beaucoup de places. On était huit enfants, enfin pas tout à fait huit, les autres sont venus après...



Montée du Château, chez Gourre

J'étais l'aînée. Comme mon père était d'origine espagnole, en attendant d'être naturalisé, y avait pas d'allocations, y avait rien. Et il fallait bouffer quand même, hein ! Oh ! y avait quelque chose, pourtant, je sais plus...

La maison ? Oh ! c'était bien simple : le fourneau, une table, des bancs autour de la table et un buffet, c'est tout. Les chambres : y avait une chambre avec plusieurs lits. Pas de feu évidemment. En hiver, c'était beau, parce que les vitres étaient toutes blanches et on y voyait toutes sortes de choses, on voyait des cerfs, on voyait des sapins, on voyait toutes sortes d'images. Mais c'est vrai que ça faisait des choses merveilleuses. Mais tu pouvais pas ouvrir la fenêtre, bloquée par le gel ! Quand on a déménagé des pièces du château des Perrichons, c'était les Vial qui avaient pris notre place.

Les autres maisons, c'était loué, je sais pas, c'était des gens qui passaient peu de temps dans le quartier. Suivant les aléas de la vie. Oui, celui qui était journalier, qui allait d'un village l'autre, il pouvait pas avoir... Je sais même pas si y'avait des propriétaires des maisons qu'habitaient les plus pauvres.

On avait pas de relations vraiment avec les voisins, que des contacts comme ça, enfin je veux dire, on avait pas d'échanges autres que « bonjour-bonsoir ». Chez la grand-mère, c'est tout.

Y avait à côté de chez nous, quand on était petit, le père Faure, qu'on appelait, c'était un vigneron. Il avait donc un petit pressoir dans sa cave, pas dans la cave, le sous-sol quoi ! Il n'avait qu'une pièce. C'était pas grand, les maisons ! Les caves voûtées, c'était chez nous ; lui était contre la butte, mais y avait rien derrière ; eh bien ! c'est là, il faisait son vin. Je sais pas ce qu'il faisait d'autre, j'étais trop petite pour savoir. Il vivait avec sa fille, qui prenait des crises d'épilepsie. Je sais qu'elle était bizarre, tu sais, quand t'es gamin... Ça, je me souviens, parce qu'un jour, on avait dû faire des bêtises, je sais pas - on devait avoir quatre, cinq ans - elle avait une branche de ronce, elle voulait nous taper dessus. Peut-être qu'elle l'aurait pas fait, mais quand on est gosse... Les Bouni, Mioche. La mère Mioche, bien sûr, elle habitait à côté de chez nous, c'est elle qui a remplacé le père Faure.



Rue Saint-Aubrin, de gauche à droite, chez Solsona, Faure, Bouni, Mioche.

La Marie Thiallier, ça a été après. Elle avait une chèvre. C'est pas grand là-dedans... Je sais pas ce qu'elle faisait.

A cette époque, les gens étaient pas aidés, ils avaient rien. Ça marque les gosses, quand tu vois ça...

Les gens survivaient...

Les gens survivaient... Le commentaire est aussi clair que concis. Les descriptions, les évocations de Jeanne, pour pittoresques qu'elles soient, témoignent d'une dure réalité, que quelques chiffres vont éclairer.

Dans les années trente, plus de cinquante personnes vivent dans le quartier du Calvaire, au sein de seize ménages. En 1936, sept familles seulement ont des enfants ; cinq ménages sont composés d'une seule personne, trois de deux personnes, un autre de trois vieilles femmes, sœurs célibataires.

Cinq chefs de ménage sont déclarés « sans profession » ou « ménagère ». Deux façons de dire : sans revenu. Ce sont des personnes seules, ou en couple, le conjoint ou la conjointe étant également « sans profession », voire déclaré « membre absent ». La plupart sont âgées. Guère plus enviable est le sort de six « journaliers », qui, vieux eux aussi, louent leurs bras dans les fermes ou dans les jardins au gré des saisons et des embauches. On pratique ces indispensables petits métiers de subsistance, au revenu incertain et dérisoire, évoqués ici ou là

dans la conversation : chiffonnier, fabricant de paniers, rafistoleur en tout genre. La liste des habitants mentionne encore deux blanchisseuses, une foraine ambulante... Beaucoup sont de ces gens qui, selon le mot de Jeanne, « passaient » dans le quartier, habitant quelque temps une masure du Calvaire, ne laissant qu'un souvenir vague, et dont le nom même tombait dans l'oubli. Du recensement de 1931 à celui de 1936, huit noms de famille disparaissent, quatre nouveaux apparaissent. Le Calvaire est d'abord un quartier de vieux, pour beaucoup lieu de passage et séjour de misère.

Pour d'autres familles, les moins nombreuses, le sort est moins funeste. Dans les années trente, quatre pères de famille occupent un emploi et perçoivent un salaire, auxquels il convient d'ajouter, dans ces mêmes familles, quatre enfants en âge de travailler. On compte huit revenus réguliers - malgré, il est vrai, des périodes répétées de chômage dans cet après-crise de 1929 - au Calvaire, rassemblés dans quatre maisons. Les hommes sont ouvriers d'usine. Les jeunes filles travaillent dans le tissage ; c'est le cas de Jeanne.

Quand j'ai commencé à travailler j'avais pas quatorze ans, chez Zakharoff, avec la tante Marie Gros. On faisait du tissage, des tissus, des foulards, oh ! c'était joli comme tissus. On devait être cinq, six. C'était un petit atelier, rue des Clercs.

Ma sœur Catherine travaillait chez Giroud, les jouets GéGé, à une presse. C'était saisonnier, quoi !

Il y a aussi ces petits travaux annexes pour améliorer l'ordinaire.

J'ai été glaner. J'ai des souvenirs cuisants aux chevilles, les étroubles⁹ qui te griffaient les chevilles. Pour chez Jay, herboriste en gros, collecteur de plantes, installé boulevard Duguet, on décapsulait les boutons de rose, ce qui soutient les feuilles, le calice, on tournait, puis on gardait les roses. On allait chercher et on les amenait à la maison. Après, quand on avait fini, on le rendait. C'était par périodes, les roses.



⁹ En patois forézien, la base des tiges de blé, une fois faite la moisson.

Ma grand-mère, mes parents avaient un jardin, à la Crase, aux Jacquins. Au Calvaire, y avait pas de jardins, c'était des cailloux.

Sous les remparts, mais aussi la côte, par où on rentrait, je connais bien ce coin parce que, quand on était gamin, on descendait un petit escalier et puis après on circulait, y avait une petite allée le long des remparts. Quand t'es gosse, c'était merveilleux, pour nous, c'était une forêt. Le grand-père, c'est là qu'il élaguait, y avait plein de sureaux, et il en faisait des fagots pour les des Perrichons. C'était eux qui le faisaient travailler ; je sais pas comment ils le payaient pour le bois.

On a donc affaire à deux catégories d'habitants. Les uns, miséreux, « survivent » comme ils peuvent, vieux et souvent seuls, sans véritable travail ni revenu assuré, habitent des taudis, restent peu d'années dans le quartier et n'ont guère de chance de voir leur état s'adoucir.

Les autres vivent mieux, au sein de véritables familles où des salaires, au fur et à mesure que les enfants arrivent à l'âge de travailler, amènent plus d'aisance ; ils résident plus longtemps dans le quartier, et sauront le mieux améliorer leur condition au fil des générations. Moins pauvres, ces familles ont aussi plus de contacts avec l'extérieur, en particulier grâce à la vie professionnelle, et entretiennent de rares mais utiles relations. Car, même si, nous dit plus haut Jeanne, le Calvaire « c'était un quartier fermé », les rapports extérieurs, quoique anecdotiques, existent et ne sont pas sans portée. Le quartier du Calvaire, inséré dans la couronne qui entoure la butte de l'ancien château, voisine avec la prison, la gendarmerie, le palais de justice, les religieuses de la Providence, l'école primaire Saint-Aubrin, le petit séminaire, le château des Perrichons, dont les propriétaires occupantes, ruinées, sont aussi pauvres que leurs voisins. L'église Saint-Pierre et la rue du même nom sont toutes proches.

Les gendarmes n'avaient pas de relation avec la rue Saint-Aubrin. Non, pas du tout. Pourtant, je connaissais la fille d'un gendarme. Y avait aussi la fille d'un gardien de prison. Comme elle savait que j'aimais lire, elle m'avait offert un livre : c'était l'assassinat du duc de Guise, parce qu'elle savait que j'aimais l'histoire. Mais elle était plus âgée que moi, c'était pas une copine.

Les Clair, c'était ceux qui étaient au-dessus¹⁰. C'était pas des pauvres. On se fréquentait pas, hein ! C'était pas du même milieu. Le frère des demoiselles des Perrichons habitait là-haut ; il était avec une fille Clair. Il était brouillé à mort avec ses sœurs. Pourquoi ? j'en sais rien. Je l'ai jamais vu, moi. J'en ai entendu parler mais je l'ai jamais rencontré.

¹⁰ Une maison de belle allure, l'ex « maison de la radio ».

Les des Perrichons, elles étaient « mauvaises langues », les pauvres. Non, pas toutes les trois. Césarine, elle était très distinguée, très noble ; Anne, un peu moins, et plus sociable ; Marguerite, c'était la peste. Autrement, nos relations, disons qu'on en avait pas beaucoup. Elles avaient essayé, pendant le Carême. Alors, elles nous faisaient venir, ma sœur, moi, pour dire le chapelet, dans la cuisine, chez elle, au château. J'aimais bien y aller, ça sentait bon l'encens ; elles devaient faire brûler de l'encens, ça sentait bon. Mais c'était pas propre, hein ! Alors, elles nous faisaient venir...

Je me souviens : pendant la guerre, mais là, j'étais grande, les souvenirs, c'est pas pareil. Alors, quand y avait une alerte, voilà t'y pas, toute la maison des Perrichons s'amenait chez ma grand-mère, avec la cassette sous le bras, je sais pas pourquoi. Elles risquaient pas mieux... Jusqu'à la fin de l'alerte, elles restaient là. J'y étais pas, moi, je sais qu'elles y allaient. Je voyais pas que c'était moins risqué d'un côté que de l'autre, on restait chez nous. Je sais pas ce qu'y avait dans la cassette. Oh ! devait pas y avoir beaucoup... Je les ai toujours connues vieilles parce que, quand on est enfant, on voit les choses... Elle s'est bien fait une vie bizarre, cette pauvre femme, Marguerite. Elle aurait été un peu plus charitable, aimable, les gens l'auraient aidée, je sais pas, ç'aurait été plus agréable pour elle, sa vie. C'était bizarre comme mentalité. Et puis, cette... comment dirais-je, cette survivance de considérer les gens comme des serfs. Par exemple : elles avaient deux vaches. Il y en avait une qui faisait le veau. Quand le veau arrivait, la Marguerite, elle allait chercher mon grand-père, elle appelait mon grand-père pour lui aider à tirer le veau. Elle nous donnait le « lait-bè », qu'on appelle, le premier lait de la vache, c'était le paiement ! C'était vraiment faire fi... Des serfs, hein !



Y avait le "père Aubert", instituteur à Saint-Aubrin, on était bien copain avec le père Aubert. Il était bien gentil. Il avait laissé le souvenir d'un homme vraiment sympathique. Il était marié avec une fille Perrin. Elle avait une sœur, Jeanne, et un frère qui était curé.

Jean-Louis Aubert (1909-1996) et sa future épouse, Marie Perrin, à l'école Saint-Aubrin, en 1945 (Cliché : *Amicale des anciens de Saint-Aubrin*).

Ça me revient une histoire, à propos d'Aubert, tiens ! Ma grand-mère, les Bérard, pendant la guerre, avaient dû lui donner un petit cochon nouveau-né. Ils l'appelaient Jean-Pierre, ce cochon, parce que celui qui l'avait donné, c'était Jean-Pierre Bérard. Alors, elle l'a élevé au biberon, je sais pas comment. Puis, c'était devenu un petit chien, quoi ! Alors il était dans le quartier, il allait d'une maison à l'autre. Et puis un jour, y avait je sais plus qui, un enfant qui veut passer, et puis y avait le cochon. Et lui, il était amiteux ¹¹, comme on dit. Alors il allait vers le petit, et le petit avait peur, avait peur, il osait pas avancer. Il s'était retourné, et puis il attendait que le cochon soit parti pour aller à l'école. Le cochon, las d'attendre des caresses, est remonté chez lui. Le petit est arrivé en retard, et le maître lui dit, donc Aubert :

- Mais enfin, pourquoi t'es arrivé en retard comme ça ? Qu'est-ce que t'as fait ?

- Ben, c'est Jean-Pierre de la mère Gros, qui m'empêchait de passer.

Alors dans sa tête, il dit :

- Jean-Pierre, y a pas de Jean-Pierre chez les Gros... Je les connais, quand même !

Après l'école, après la sortie, monsieur Aubert, il vient chez la grand-mère, puis il lui dit :

- Mais vous avez un Jean-Pierre chez vous ?

Alors, la mémé, elle se marre, puis elle lui dit :

- Oui, c'est mon cochon !

Mon oncle Henri, il avait apprivoisé un lapin. Alors, le lapin, il était toujours à côté de lui. Alors, quand il mangeait, le lapin se mettait sur son derrière, les deux pattes contre Henri, qui lui donnait... Il avait une colombe, passé un moment. Pareil. La colombe était jamais dans sa cage. Elle était toujours sur les épaules de quelqu'un. C'était marrant. On vivait avec les bêtes.



Sur le seuil de sa maison, Henri Gros, oncle de Jeanne

¹¹ Familier, affectueux dans le parler local.

Après, c'était la Providence. C'était les sœurs qui s'occupaient des prisons. A la prison, je sais pas ce qu'elles faisaient. Y avait une chapelle, peut-être qu'elles s'en occupaient. J'ai jamais su ce qu'elles faisaient. Elles s'occupaient de la paroisse ; Saint-Alban, c'est elle qui faisait la quête à l'église Saint-Pierre. Et puis, qui est-ce qu'y avait d'autres ? Elles étaient pas nombreuses ; y avait la mère supérieure. C'était l'ordre de Saint-Joseph ¹². Elles avaient un voile bleu. Elles avaient un ouvroir pour les filles, pour apprendre la broderie, sœur Antonine, celle qui faisait l'ouvroir, ça me revient. Elle venait de la campagne, je crois, celle-là. Je crois que j'y suis allée quinze jours, c'est tout. Oh non ! parce que ça ne m'allait pas du tout. Il fallait rester tout un après-midi à dire le chapelet en faisant de la couture... Ben, moi, c'était pas dans mon tempérament, hein ! Fallait que je bouge ! Alors je suis pas restée longtemps. J'ai pas fait deux pochettes - parce qu'on faisait des pochettes - j'en ai pas fait deux, j'ai dû en faire une. Qu'est-ce qu'y avait comme filles ? Y avait Odette Gourre, ma sœur Katy, y avait donc moi, trois, oh ! Y en avait pas plus de quatre.

Elles étaient bien gentilles. Elles distribuaient aussi des bons de pain, avant-guerre quand on était tout petits. Je me souviens de ça. Ça datait de je ne sais pas combien d'années, ce système : les personnes qui étaient pauvres, elles allaient... c'était répertorié, c'était pas tout le monde. Il fallait y aller et chercher un bon de pain, qui te donnait droit peut-être à une couronne, je sais pas. Y avaient droit les gens comme nous, qui étaient pas riches, quoi ! Ils étaient donnés par la municipalité, je pense, parce que c'était pas le couvent qui pouvait le faire. Mais c'était elles, les sœurs, qui distribuaient ¹³. Je sais plus si c'était une couronne de trois ou quatre livres par semaine.

Les S. P., c'était des braves gens aussi. Mais pas le sens des réalités. Ils habitaient pas le quartier du Calvaire. Ils habitaient le quartier Saint-Pierre, le quartier des nobles, en face des Solignac, des demoiselles Solignac. Et donc, ce monsieur de S. P., dans leur grande générosité, il nous amenait une barre de chocolat pour Pâques, à chaque petit de ma famille - on était trois ou quatre, c'est tout. Il nous aurait amené la tablette, ça aurait fait mieux de... ! J'ai jamais compris. Donner peu, souvent, ça peut convenir ; mais donner peu une fois par an, c'est très peu. C'était plutôt drôle. Mais, sur le moment, nous, on s'en rendait pas compte. Mais, avec la réflexion, et l'âge, tu te dis : « Mais c'est pas possible ! » C'était offensant. On aurait

¹² La congrégation des Sœurs de Marie-Joseph appelées aussi *Sœurs des prisons* avait été installée à Montbrison par Jean-Baptiste d'Allard. Elle dépendait, à l'origine, des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon. Il y avait deux communautés de Sœurs de prisons à Montbrison, l'une au Calvaire, l'autre à la Providence de Rigaud.

¹³ Les religieuses de la Providence tenaient le bureau de bienfaisance de la Ville.

mieux aimé qu'il ne donne rien, c'est vrai, franchement. Ce mépris des riches, ça m'a stimulé dans la vie, pour me défendre, c'est vrai. Parce que j'étais peut-être trop fière, je sais pas, mais, moi, ça me vexait. Quand tu demandes pas, et puis qu'on t'offre des... On les voyait pas du reste de l'année, jamais. On les connaissait pas, on savait qui c'était, mais y avait pas de relations, quoi ! Mais c'était certainement des gens très gentils, mais ils avaient pas le sens de la vie, des réalités, ils étaient dans leur bulle. Ils partageaient pas leur vie avec les autres. De quoi ils vivaient, j'en sais rien du tout.

Y avait les Solignac, chez qui j'ai travaillé un certain temps comme employée de maison, à côté, en face. Ils étaient gentils, ces gens, très gentilles ces demoiselles. Mais c'était pareil, ils vivaient pas à leur époque, hein ! Ils étaient dans une autre époque. Elles tricotaient... des culottes pour ma fille Agnès. Oh ! la pauvre...

Tous ces souvenirs... ça apprend à vivre. On peut pas juger parce que chacun fait avec ses moyens, et puis on est tellement tous différents... Il faut s'accepter comme on est, et accepter les autres. Y a toujours quelque chose de bien dans quelqu'un, mais...

La furtive fille du gardien de prison, quoique « pas une copine », a pourtant laissé une trace indélébile dans la mémoire de Jeanne pour lui avoir offert un livre d'histoire, comme un signe d'avenir. Le père Aubert, lui « un copain », est tellement sympathique. L'appréciation est franchement moins positive à l'égard des « nobles » de la rue Saint-Pierre qui, quoique « braves gens », n'ont pas le « sens de la vie », et pratiquent une hautaine charité à bon marché. Pour Jeanne, leur mérite tient à ce que leur attitude provoque une stimulante réaction d'opposition. On rencontre le pire chez les trois « mauvaises langues » du château, avec leur ancestrale manie de considérer « les gens comme des serfs »...

Les religieuses, quant à elles, servent l'église, distribuent du pain. Face à la fonction éducative que, « bien gentilles », elles tiennent auprès des jeunes filles, Jeanne éprouve quelque réticence, et exerce son sens critique.

De diverses autres manières, l'Eglise manifeste sa présence au Calvaire. Elle va favoriser aussi les relations avec l'extérieur du quartier.

Ratatouille, c'était le sacristain de Saint-Pierre. Le pauvre, on était bien méchant quand même. Je sais pas pourquoi on lui faisait ça à Ratatouille. On était tellement jeune à cette époque. On attendait qu'il ait passé une certaine distance, et puis on lui criait :

- Rat, rat, Ratatouille !

Ça devait être son nom, sans doute. Il passait mais il habitait pas le quartier. Mais il devait venir pour je sais pas quoi.

Y avait aussi une petite naine, comment qu'elle s'appelait ? Elle portait les journaux de l'Eglise, *le Pèlerin*, elle le portait chez ma grand-mère. Elle était très petite. Je sais plus comment elle s'appelait.

Moi, j'ai le souvenir du curé Bégonnet. Bégonnet, c'était le curé qui m'a fait faire ma première communion. Il était très gentil. Bégonnet, c'était une famille de Champdieu, je crois. Mais tous les samedis, il passait dans les maisons, du moins chez nous. Il venait nous voir. Et un jour, il discutait avec ma mère. J'ai pas dû arriver au début de la conversation, mais je me souviens de ce qu'il lui disait :

- Vous verrez, Victorine, ça sera un choc. Ça sera pas la fin du monde, mais ça sera la fin d'un autre monde. Et vos enfants le verront. Je sais pas de quoi il parlait, mais je me souviens de ça. Et comme ça parlait de fin du monde, tu sais, quand t'es gosse, ça marque. Et puis après, en y réfléchissant, je me disais qu'il avait vu très loin, il avait vu l'évolution qui allait se produire dans les mœurs, dans l'Eglise, je sais pas... C'était un homme très intelligent, et très gentil.



Abbé Joseph Bégonnet
curé de Saint-Pierre
de Montbrison de 1927 à 1933
décédé le 6 janvier 1933

Y avait que nos deux familles, ma famille et celle de la grand-mère Gros qui fréquentaient l'église Saint-Pierre. Et les des Perrichons : elles avaient leur banc, leurs prie-Dieu du moins, leurs chaises. C'était bien un drôle de truc, ça aussi : faire payer les chaises ! Y avait les Poher qui allaient à la messe, les Crépet aussi. Poher deviendra sacristain. Autrement, les autres, je les ai jamais vus. Pourtant Marie R. a fait sa première communion : c'est ma grand-mère qui l'avait habillée, et qui l'avait préparée. Mais les garçons, je sais pas.

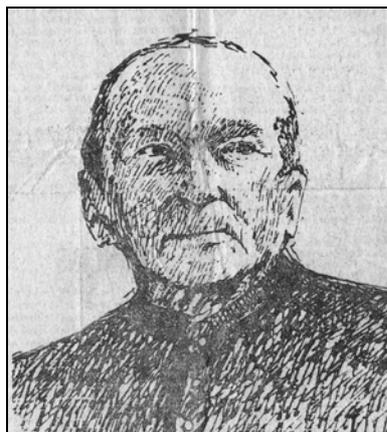
Ceux qui reçoivent des visites du curé, lisent la presse catholique et vont à la messe sont aussi membres des familles le mieux implantées dans le quartier. Ce sont elles qui ont quelques revenus salariaux. Leurs enfants fréquentent l'école régulièrement. Les jeunes participent aux activités des mouvements liés à la paroisse, ce qui va compter beaucoup pour établir des contacts utiles avec l'extérieur du quartier. Prémisses pour eux d'une véritable promotion sociale, qui les amènera à quitter le Calvaire.

Des relations avec l'extérieur, ah oui ! La bibliothèque et puis par le travail parce que j'allais chez Zakharoff, et puis, non seulement ça, elle était très gentille la patronne Zakharoff. Elle était toute « matruue », tu sais, à 14 ans, même pas 14 ans, à 4 heures elle venait me chercher pour aller goûter... Ils étaient très gentils.

Mais, après, c'était chez les Solignac que j'ai travaillé. Ben ! on apprend beaucoup de choses, c'était un autre milieu, d'autres façons de vivre. Ça t'apprend.

Rue Victor-de-Laprade, il y avait une grande maison, la bibliothèque des bons livres, avant qu'elle descende à Saint-Jean. C'était une association. J'allais là. Après, j'allais à la municipale. Justement, à la bibliothèque des bons livres, j'avais lu un livre sur l'histoire de Montbrison. Et c'est là que j'ai appris que le premier rideau de scène a été utilisé, à la Diana - mais enfin, ça s'appelait pas la Diana, la salle du chapitre, je crois - en France pour la première fois.

Et puis la JOC, Jeunesse ouvrière chrétienne. Alors là ! Ben ! la tante Marie, de sept ans seulement plus âgée que moi, avait commencé ; c'était par le père Durand, curé de la paroisse Saint-Pierre, quoi ! On a formé des équipes. Puis, ça t'apprend à aller vers les autres. J'allais chez les filles Bonin, rue Puy-du-Rozeil, tu sais, les filles Bonin. Cinquante ans après, je les ai revues, à des funérailles de ma grand-mère je crois, ou de ma mère, on s'est revu. Ces mouvements de jeunesse, ça nous a dégoûtés, hein ! Y avait une priorité, c'était l'étude de l'Evangile. On avait une étude de l'Evangile à commenter, à méditer dans la semaine. Et puis, lors de la réunion, on parlait de ce qu'on avait vu, et puis on parlait des faits du travail, ce qui se passait chacun dans son travail, comme on était plusieurs, une équipe, on était peut-être cinq, six, dans des endroits de travail différents. Alors on évoquait ou les problèmes ou les jolies choses qui s'y passaient... A la JOC, y avait ma sœur Catherine ; elle y est pas trop venue, elle, parce que, après, elle a été « placée ». Du Calvaire, y avait que tante Marie et moi, je crois... Alors, là, ça nous a fait connaître d'autres filles, hein !



Le curé Jean-Marie Durand (*L'Essor* 1965)

Jean-Marie Durand, né en 1882 à Chevrières dans les monts du Lyonnais, ancien élève de l'institution Victor-de-Laprade (rétorique 1900) ; jeune prêtre en 1906 ; professeur au petit séminaire de Montbrison. Il est grièvement blessé au cours de la guerre de 1914-1918. Ensuite, pendant 17 ans, il est vicaire à Veauche, spécialement attaché et dévoué aux verriers. Pendant huit ans il est curé de Saint-André-le-Puy puis pendant neuf ans curé de l'Horme. Enfin il devient curé de Saint-Pierre de Montbrison de 1940 à 1954.

Il participe à la Résistance. A ce propos Marguerite Fournier-Néel raconte une anecdote. Interrogé pour savoir s'il connaissait des juifs, il avait rétorqué en montrant un crucifix : *en tout cas, mon Patron l'était.*

Homme débonnaire, il s'attire l'affection de beaucoup de petites gens grâce à son franc-parler et à sa simplicité. Il se retire dans la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes à Saint-Etienne où il fête ses noces d'or sacerdotales le 21 octobre 1956. Il meurt le 20 février 1965 à l'hospice Saint-Jean-de-Dieu. Ses funérailles se déroulent à l'église Notre-Dame-de-Lourdes à Saint-Etienne et il est inhumé à Chevrières, son village natal.

Les autres activités liées à l'Eglise, c'est surtout la chorale. Le théâtre, non, on y allait pas, parce que, d'abord, quand on travaille, il faut se lever bonne heure : ça limite ! La chorale, c'était une fois par semaine, le soir, la tante Marie et moi, y avait bien que nous deux. On adorait. C'était sympa comme tout. Ça mettait quand même, comment dirai-je ? un sentiment d'irréel, dans l'église quand tu entendais de beaux chants, comme *le Messie* de Haendel.

Pendant la Résistance, on se rejoignait à Montrond. C'était la fédération des jocistes du département peut-être, je sais pas comment ça fonctionnait, je me rappelle plus. On se réunissait à Montrond, on avait une salle dans la cour. Et puis là, le père curé Durand, il nous faisait amener les journaux de

Témoignage chrétien pour donner à l'abbé Labrosse qui les distribuait dans son secteur, quoi ! Tout ça clandestinement, ah oui ! en principe. Ça devait être en 43, je pense. Les journaux, on devait les mettre dans quelque chose, mis sur le porte-bagages des vélos. C'était marrant. Mais, sur le moment, on faisait pas attention, tu sais. Mais c'est après, quand tu y repenses, on était ou bête ou, je sais pas... vraiment inconscient. Ah ben oui ! on savait que c'était pas permis. On savait qu'il y avait un risque, on connaissait. On savait, bien sûr... C'était marrant ! L'abbé Labrosse, il était bien comme prêtre, il était à Chazelles-sur-Lyon, c'était l'abbé de Chazelles. L'abbé Durand, c'était le coordinateur. Eh oui ! c'était une époque...



L'un des premiers numéros de *Témoignage chrétien* diffusés clandestinement

On ressortait des réunions de la JOC, y avait le couvre-feu, tu sais, à cette époque. Alors :

- Je te raccompagne
- Tu me raccompagnes... »

Tu sais, quand on est gamin, quand on est jeune... Alors, je me vois sur la place Saint-Pierre : ils avaient pas encore éteint les lumières, et on entend...

- Tiens, des bottes. Ça y est, c'est une patrouille. Oh ! la la !

On dit :

- Faut pas bouger, comme ça ils nous courent pas après.

Et puis finalement, on a bien fait. Ils nous ont bien regardés, mais en marchant, ils se sont pas arrêtés.

Et on a dit :

- Ben ! ça va... faut rentrer, parce que c'est le moment...

Une autre fois, c'était pour le 15 août, je me souviens. On nous avait dit :

- Oh ben ! On pourrait avoir du ravitaillement à Grézieux-le-Fromental. Faut y aller à telle heure.

C'était le 15 août. On avait rendez-vous place de la Mairie. Y avait un café qui s'appelait Faure, à l'angle de la rue des Cordeliers et de la mairie. Et puis, on attendait... Et puis, personne n'est venu. On a dit :

- Tant pis ! On rentre.

Et puis, je sais plus comment ça s'est fait, on a appris qu'y avait eu une descente de police à l'endroit où on devait aller. On l'avait échappé belle ! Parce qu'y avait des parachutages là-bas, à la Chaux, je sais plus bien. C'était marrant ! Quand tu es dans le coup, tu t'en rends pas compte, puis finalement, après, tu te dis :

- Ben ! C'est bizarre comme la vie elle est faite, parce que... tu vois, tu aurais pu y rester... Eh ben ! non !

Ah oui ! Puis on disait : quand y avait les patrouilles qui te ramassaient, tu sais, après le couvre-feu, alors on nous avait dit qu'on prenait les gens qui étaient là, puis on leur faisait tirer les bottes des Allemands la nuit. N'importe quoi ! Je sais pas si c'est vrai...

Le curé Durand ne nous avait pas mêlés du tout, du tout, hein ! Il a été sage, parce qu'on était vraiment trop jeune et inconscient, hein ! Puis, le transport des journaux, il l'a peut-être fait une fois ou deux, c'est tout. Je me souviens pas avoir fait ça tout le temps. On était pas censé savoir le contenu des journaux. Le curé Durand ne commentait pas. Même pas, c'était mieux, c'était pas comme ça qu'on voyait... on rendait service. On avait 18, 19 ans, oh ! plus, en 42, 21 ans. Oui, mais, on se rend pas compte quand on est dans l'histoire... Y avait Jeanne Vial, Marie Reynaud. Mais pour moi, c'était des vieilles, Lise Vanègue, la copine de tante Marie, qui s'est mariée avec Compagnon, qui était boulanger-pâtissier.

A la chorale, à la JOC, y avait des garçons aussi, mais pas du Calvaire.

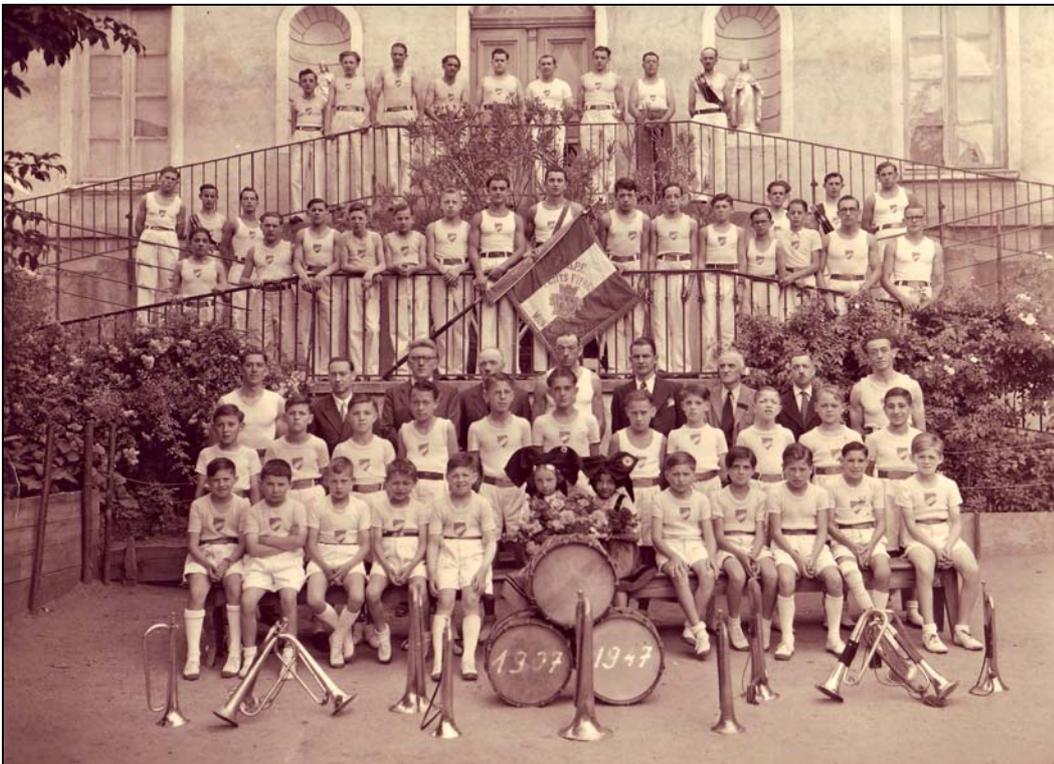
Mes oncles Marcel, Marius allaient à la gymnastique, aux P'tits fifres¹⁴. Y avait Pierrot Gourre, c'est bien tout. Mais je sais pas si y avait pas aussi Loulou R. aussi qui y allait... C'est loin tout ça...

¹⁴ Cf. Joseph Barou, Louis Devin, Marguerite et Victor Fournier, Claude Latta, "Au temps des P'tits fifres montbrisonnais", supplément au n° 69-70 de *Village de Forez* et André Guillot, "Sport à Montbrison autrefois", n° 9 des *Cahiers de Village de Forez*, avril 2005



L'action de Marcel et Marius Gros comme dirigeants des *P'tits fives montbrisonnais* est évoquée dans la notice nécrologique d'Henri Gros, autre oncle de Jeanne (*La Liberté* du 13 mars 1965).

*
* *



Les P'tits fives montbrisonnais devant l'école Notre-Dame en 1947 à l'occasion de leur 40^e anniversaire

Tu vois, on dit du mal de la guerre. Mais, grâce à elle, regarde l'évolution de la vie, après la guerre. C'est malheureux. Et puis toutes les lois qui ont été édictées, eh ben ! ça a été une amélioration énorme. Ça a changé la vie des gens qui travaillaient, et ça, les gens, ils y pensent pas. Ils pensent que c'est dû. C'est dû, dans un certain sens. Le mal, il est dans celui qui possède plus qu'il en a besoin, et qui n'aide pas les autres. Il est tout là, le mal. D'avoir des millions et des millions, tu peux pas manger par deux fois, moi je comprends pas. A côté de toi, tu as quelqu'un qui a même pas de quoi se loger, payer le logement.

Après la guerre, ça a changé énormément. Ah oui ! il faut le reconnaître. C'est grâce à tous ces gens qui ont résisté, et qui en sont morts, y en a, beauseigne ! Mais de Gaulle... Tant de choses, et puis au point de vue « santé ». C'est énorme, ce qui a été fait. Oh non ! moi, je dis, c'est malheureux, la guerre elle a fait du mal, mais elle a réparé après, hein ! Grâce à tous ces gens... Mais tout ça, il faut que les gens le sachent, les jeunes le savent pas. Il faudrait que ce soit appris à l'école, la vie d'autrefois et la vie que vous menez même maintenant, même que c'est pas parfait malheureusement, eh ben ! c'est quand même mieux que ce que ç'a été autrefois.

Jeanne a passé les limites du Calvaire pour dire l'importance qu'ont eue ailleurs pour elle les livres, le travail salarié, les mouvements de jeunesse. Avoir connu dans son « quartier fermé » la pauvreté, y avoir côtoyé la misère l'aura amenée à poser un regard d'humanité sur tous ces gens de peu, ces « beauseigne »... C'est aussi au Calvaire qu'elle a commencé de forger son esprit critique et reconnu l'injustice. Les expériences de son enfance et de sa jeunesse l'auront conduite, par contraste, à se féliciter des bénéfiques évolutions sociales nées de la Résistance.

Lorsque l'entretien conduisait incidemment à des considérations d'ordre personnel, Jeanne protestait : « Oh ! mais c'est pas intéressant, c'est pas un livre pour moi... » Elle refusait, dans une attitude de modestie sans faille, que le cahier que nous allions éditer parle d'elle.

Sans déroger à la règle imposée, on retiendra cependant deux expressions qui, revenant à plusieurs reprises, sont caractéristiques d'une attitude constante : « C'est marrant », « Ça t'apprend ».

C'est marrant. Certes, Jeanne n'est pas d'un tempérament morose, et la conversation, souvent « marrante », a été ponctuée de rires nombreux. Mais il faut aller au-delà du premier sens du mot. Transporter des journaux clandestins, par exemple, n'incite pas d'emblée à la plaisanterie, et pourtant, « c'était

marrant ». Voyons plutôt dans ce terme une forme d'humour, ce rire rentré, ce faux rire, qui permet de se poster en observateur, de garder une distance lucide avec les événements.

Ça t'apprend. La vie professionnelle, d'autres milieux, d'autres façons de vivre, la rencontre d'autres gens, « ça t'apprend » à observer et découvrir qu' « on peut pas juger parce que chacun fait avec ses moyens, et puis on est tellement tous différents [...] et qu'y a toujours quelque chose de bien chez quelqu'un ». Ça t'apprend que l'attitude critique ne dispense pas de la confiance. Ça t'apprend à reconnaître que, dans des périodes difficiles, des gens ont agi et lutté pour améliorer le sort des hommes, et qu'il est bon de l'enseigner à l'école, aux jeunes pour qu'ils l'apprennent, eux aussi.

Les passages qui suivent n'ont pas trait directement avec le Calvaire. C'est pourtant naturellement que Jeanne, invitée à raconter ses souvenirs, du Calvaire précisément, les a insérés dans son propos, comme partie intégrante du récit d'une partie de sa vie. Il s'agit d'expériences professionnelles qu'elle-même, mais aussi sa sœur Catherine et son frère Louis ont vécues. On reconnaîtra le style de la narratrice, et on ne s'étonnera pas des leçons qu'elle en tire...

*

* *

Chez les demoiselles Solignac. J'étais pas placée. C'est à une période où j'étais entre deux emplois, j'attendais. Alors, elles voulaient faire une maison d'hôtes, à Saint-Just-en-Chevalet où elles possédaient une demeure. Alors, elles voulaient faire le nettoyage, mettre la maison en état, quoi ! Alors, elles m'avaient demandé si je voulais y aller. J'ai dit :

- Je veux bien vous donner trois semaines, si je peux.

Alors, là aussi, fallait pas craindre, hein ! J'avais pas de vélo à l'époque. Alors, je prenais le car de la presse, pas le car, la voiture de la presse, chez Ribon, à 5 heures du matin, qui allait distribuer les journaux. Alors, en passant, il me déposait tout près de l'endroit où il fallait aller. Fallait marcher quand même. Alors quoi ! j'y suis allée, j'ai nettoyé, j'ai fait ce qu'y avait à faire. Puis au bout de trois semaines, les clients sont arrivés, les hôtes. Alors, elle dit :

- Faudrait rester pour m'aider, parce que... je peux pas...

- Bon d'accord, tant que j'ai pas de réponse, je reste.

Mais alors, ça avait pas d'organisation. Elles invitaient des gens, enfin... elles invitaient, des hôtes payants. Mais, à 8 heures du matin, elle était pas sortie du lit. Alors, un jour, j'ai attendu... Deuxième jour : pareil. Oh ! mais, j'ai dit :

- Ça peut pas faire, ça ! Comment veux-tu accueillir les gens si t'es pas là pour les recevoir ?

Bon, alors, j'ai tapé à la porte. Alors, j'ai dit :

- Madame, qu'est-ce qu'il faut faire pour le déjeuner ?

- Eh ben ! Vous irez chez Bouchery. Vous prendrez - Oh ! C'était pas des grands dîners. Je sais pas comment ils faisaient, les gens, pour tenir le coup ! - des saucisses, enfin des trucs comme ça. Et puis, elle se mettait aux fourneaux. Mais fallait voir ! Fallait voir, la pauvre femme. Elles avaient jamais rien fait de leur vie. Y avait pas de sous. Et puis, c'était à l'ancienne. Alors le déjeuner, le matin : dans chaque chambre, il fallait que je monte les plateaux. Et puis, un jour, figure-toi - tu vas rigoler. Ils avaient un petit chien que le père Dumas, un prêtre montbrisonnais, leur avait donné. Zonzon, il l'appelait. Il était dans l'escalier. Moi, je revenais d'une chambre que j'avais été servir. Le chien... je m'entrave... le plateau à travers et tout ce qui y avait dessus. La vieille vaisselle, tout. C'était certainement d'une grande valeur. Mais, comme je lui ai dit :

- Ecoutez, bienheureux que je me suis pas cassé une jambe, hein !

Elles étaient marrantes, mais elles étaient braves. Par exemple, après, parce que ça faisait énormément de travail, tout ça, fallait faire les chambres et tout, faire le dîner, faire les courses, pouh..., alors, je lui ai dit :

- Ecoutez, faut faire venir ma sœur pour m'aider, moi je peux pas assurer.

Toutes deux, ça allait, parce qu'on se marrait, en plus. Elles étaient rigolantes, mais pas dans la vie quand même. Un après-midi, elle dit :

- Ben, écoutez, ça va bien, on va sortir se promener.

Y avait plein de travail à faire, mais enfin...

Alors, on partait se promener. Puis, en revenant, eh ben ! fallait attaquer tout le travail qui y avait à faire.

Et y avait une de ses sœurs, mademoiselle Netty, qu'on appelait - parce qu'elles étaient trois sœurs : y avait Got, ça devait être Marguerite qu'elle devait s'appeler, tante Got ; y avait madame Vaezen, qui avait une fille, Gabrielle. Celle-là aussi, elle savait rien faire de sa vie. Après, y avait Netty. Et donc, cette Netty, elle était toujours dans nos pattes à la cuisine. Elle avait toujours quelque chose à laver dans l'évier, tout ça... Ouh ! Ça

nous mettait les boules. Travailler avec quelqu'un sur le dos, moi, j'aimais pas.

Alors, un jour, je lui ai pris sa bassine, je lui ai amenée dans la souillarde. Je lui ai dit :

- Voyez, Mademoiselle, c'est là qu'il faut que vous travailliez, ici, pas à la cuisine, c'est notre domaine. J'étais tranquille, après elle n'est plus revenue. Elle faisait que :

- Oh ! la la ! Oh ben alors ! Quand même... O ben alors !

On te met plein de responsabilités sur la tête, et puis, si on vient encore t'embêter... On en a appris, tiens ! Oh ! elles étaient marrantes, mais gentilles comme tout, hein ! très gentilles, très gentilles. Mais elles étaient pas dans la réalité des choses. Elles avaient pas la même façon de vivre que nous. Ça mangeait trois fois rien, mais ça faisait rien non plus, bien sûr. Que des femmes. Elles avaient des hôtes. Y avait la fille du colonel de Gâtines, puis elles avaient reçu la mère de monsieur Hoppenot, qui était un ambassadeur, qui avait deux enfants, Jérôme et Isabelle. Ils étaient très gentils, ces enfants, très gentils, bien élevés. Et puis, ils étaient pas embêtants, quoi ! J'ai connu des trucs... Et puis, j'étais connue au village. Y avait un hôtel, et la patronne avait demandé à madame Vaezen si je voulais aller... prendre chez elle. Moi, j'ai dit :

- Non, non, moi, je reste à Montbrison.

C'était une très vieille demeure, très, très, très ancien, c'était en dehors du village - Les Rivières, ça s'appelait. Ça faisait comme une partie d'un château qu'il avait dû y avoir. Y avait un château, qui était le château de Broglie, mais il était un peu plus bas.

Toutes ces vieilles familles, elles ont pas su s'adapter au temps, diriger leurs affaires, et après, ça part en quenouille. Enfin encore, quand il y a des enfants qui font des études, qui se débrouillent... Mais y en a qui sont dégourdis, qui louent leur appartement. Les Solignac essayaient, mais elles étaient pas armées pour ça... Ça s'apprend. Mais elles étaient trop dans leur monde. Ça devait être dur pour elles, parce quand t'as pas été élevé pour... Eh oui ! les pauvres !

C'est comme mon frère Louis pendant la guerre de 39-45, les B. Eh bien ! ces fermiers, ils étaient combien de fois plus riches que madame de Vazelhes, de Bingy, parce qu'elle s'appelait de Bingy - une fille de Vazelhes mariée à un de Bingy -, à Grézieux-le-Fromental. Ils étaient bien plus riches que leurs patrons parce que, rappelle-toi que, pendant la guerre,

hein !... Y avait mon frère qui y était qui travaillait chez eux, mon frère Louis, qui rentrait les bêtes. Il prenait un cheval, lui, parce que c'était très étendu, pour rassembler les bêtes. Eh bien ! quand il est tombé malade, avant de mourir - il avait pris cette appendicite - ils l'ont laissé place de la Volaille, place Pasteur, à Montbrison. Ils l'ont pas monté jusqu'à la maison, tu te rends compte, les fermiers, les B. Ils étaient durs, ces gens quand même. Ma mère, pendant la guerre, elle faisait la route à pied, du Calvaire à Grézieux-le-Fromental, pour un paquet de 125 grammes de beurre, toutes les semaines, qu'elle partageait avec ma grand-mère. Elle y allait à pied, tu te rends compte. Et quand mon frère est tombé malade, comme paiement, une courge. Tu te rends compte ? Ils l'ont jamais payé ; ils le nourrissaient. Madame de Bingy, elle était pas comme ça. Elle était très charitable, d'après ce que j'ai entendu. Moi, je la connaissais pas.

Ma sœur Catherine avait travaillé chez..., comment qu'il s'appelait, un moulin derrière la gare. Oh ! mais je l'ai pas laissée longtemps, hein !

Elle travaillait tout le temps, tout le temps, la pauvre. Le dimanche, elle avait deux heures l'après-midi, tu te rends compte, hein ! Et puis elle faisait tout, elle se crevait. Elle était domestique à la maison. Un dimanche, je vais la voir. Comme elle était pas arrivée à la maison, je vais la voir.

Elle me dit :

- Oh ! mais c'est que j'ai encore les poules à nettoyer, tout ça...

Puis elle était pâle, elle était fatiguée. Je lui dis :

- Oh ! mais tu vas pas continuer comme ça, hein ! Tu vas peut-être manger à la maison une soupe qui sera moins bonne, mais... tu pars, hein !

- Je peux pas...

- Si, si, si, et tu reviens pas. On va lui dire qu'on revient pas.

Et elle a quitté comme ça. Mais c'est de l'exploitation, hein ! Elle devait panser les poules, mais jamais elle lui aurait donné des œufs. Ah ! non, non, ni un kilo de farine, ni... rien, rien, rien. Alors, je lui ai dit :

- Tu vas pas te crever pour ces gens. Allez hop !

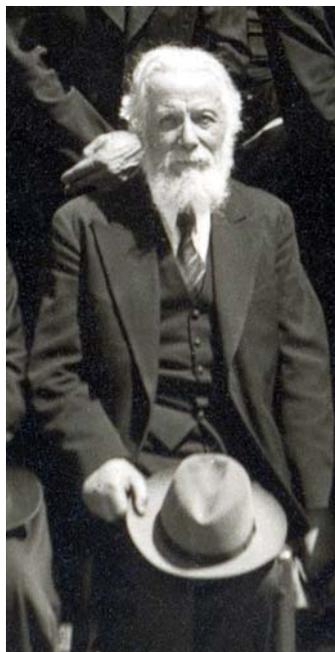
Et puis après, moi, je suis rentrée à l'hôpital. Parce que, pendant la guerre, y avait pas d'exportation ; alors, Zakharoff, il pouvait ni importer ni exporter. C'était de la soie, il travaillait beaucoup sur la soie, alors y en

avait pas... Alors, y avait Ninette Duchez, je me rappelle, c'est elle qui faisait l'ourdissage. Alors elle me dit :

- Tu sais, si tu veux, y a une place à l'hôpital, ils demandent une servante.

Elle avait la vocation religieuse, elle. Alors, elle avait dû aller voir les communautés. Alors, elle me dit si tu veux y aller...

Alors, j'y suis allée. Et j'ai commencé le premier janvier. Et j'y suis restée que trois ans et demi. Y en avait bien assez. Oh ! la la ! c'était pas simple hein ! Je me souviens qu'y avait des épidémies, je sais pas quoi ; et ils nous avaient vaccinées. Ça nous travaillait, avec Georgette, et une qui était à la cuisine, ça nous travaillait, on avait de la fièvre. Eh ben ! on nous a envoyées dans les dessous, qu'on appelait, dans les caves pour trier les choux pour la choucroute. Alors, on était là. Ouh ! ouh ! ouh ! la la ! Enfin ! Les sœurs étaient vraiment pas humaines, des fois. Y avait le père Vial, le vieux père Vial, médecin à Montbrison, j'avais un petit kyste à la paupière. Alors, la sœur Saint-Pierre, elle a dit :



Le docteur Jean Vial (1876-1968)

- Vous viendrez à telle heure, le père Vial, il vous enlèvera ça.

- Bon, d'accord.

Ils me mettent une chaise, au milieu de la salle des hommes, tu sais. Et puis, le père Vial, il arrive avec son truc, un scalpel, je sais pas quoi, il m'enlève ça, allez ! Une petite goutte de je sais pas quoi. Et puis, allez, hop ! Tu pars. Y avait pas d'anesthésie... Faut bien résister ! Mais ça nous faisait rire, après... Ils sont rigolos, maintenant, avec toutes ces précautions. Oh ! la la la ! C'est des souvenirs, c'est marrant.



La "salle des hommes" de l'hôpital de Montbrison devenue aujourd'hui le gymnase Guy-IV
(photo extraite de Marguerite Fournier-Néel, *Montbrison, cœur du Forez*)

Oh ! j'ai bien rigolé, hein ! remarque... Elles m'ont fait suer, des fois, mais on se marrait bien. Tiens ! Quand j'étais à l'hôpital, on ramassait des haricots, parce que, dans le temps, à la Charité, y avait un grand jardin, et y avait des haricots pour l'hôpital, pour les communautés. Et c'est là que, la première fois, j'ai entendu le *Chant des partisans*. Y avait une fille, Olivier elle s'appelait, Francine Olivier. Son père, je crois qu'il était cordonnier rue Martin-Bernard, c'était un coco, comme on disait. Alors Francine, comme elle était dans la Résistance, elle nous chantait ça. Dans le jardin. Pas chez les sœurs : elle y allait pas, elle ! On avait dû l'embaucher pour venir aider. La Francine Olivier ! Mais c'est là que je l'ai entendue pour la première fois... la musique, j'en avais des frissons, tellement... Surtout après. Sur le moment, tu sens qu'il y a quelque chose, mais comme on connaissait pas tout à cette époque, on savait pas tout, hein ! C'est après...

Eh oui ! Je suis restée trois ans et demi là. Et après, quand j'ai été donner ma démission, quand j'ai dit à la mère que j'allais partir :

- Mais pour aller où ?

- Je vais travailler en usine.

Oh ! la la ! J'étais perdue, j'étais une fille perdue. Mais j'allais travailler avec des hommes. Oh ! la la !

Je crois qu'on avait 250, ou mettons au maximum 300 francs par mois, à l'hôpital. C'était pas grand-chose, ça. A l'usine, y a pas de comparaison. Et puis c'était les horaires, c'était pas pareil. C'est que là, à l'hôpital, il fallait y aller le matin à sept heures, et tu rentrais chez toi à 7 heures du soir aussi. On avait une heure et demie l'après-midi. Qu'est-ce que tu veux faire en une heure et demie. Et puis, y a des moments, quand ça la prenait, la mère supérieure, quand elle avait besoin de quelqu'un pour passer la nuit :

- Allez, Jeanne, vous viendrez passer la nuit.

Alors, t'avais fait déjà tout le matin et tout l'après-midi, et puis à sept heures du soir tu reprenais du boulot. La seule chose qui me faisait plaisir, c'est que j'avais droit à un café au lait, la nuit. Eh ! tu penses. C'était pas cher payé, non ! Et puis moi, j'étais craintive... quand t'as vingt ans, hein ! Maintenant, ça me ferait rien, mais... Y avait la sœur Bernadette, elle me disait, une fois, quand j'étais de nuit :

- Eh bien ! voyez, il y a là le numéro tant - parce qu'elle se tenait toujours les genoux contre le menton. Il faudra la déplier quand elle sera morte. Vous verrez, vers les une heure, au matin, en principe, vous la déploierez, parce que... après... pour la mettre dans le cercueil...

Je priais le bon Dieu :

- Faites qu'elle meure pas tout de suite !

Et la pauvre, elle a pas attendu. Il a bien fallu que je le fasse. Tu me diras : ça apprend à vivre. Mais quand même, c'était dur. Et une autre fois... toute seule dans le service. Et t'entendais toujours taper : toc, toc, toc, toc... quelqu'un qui demandait quelque chose. Y avait une salle qu'on appelait - comment elle s'appelait cette salle ? - qui donnait sur la rue de l'Hôpital. Là c'était les contagieux, puis les femmes du Quatre ¹⁵, qui étaient là. J'aimais pas y aller, là. Faut croire que ça m'a immunisée. Ah ! la la ! Eh oui !

Y avait le père Maisonneuve, un médecin montbrisonnais qui allait à l'hôpital. Un jour, dans l'après-midi - ou si c'était le matin ? - je faisais le service, comme d'habitude, les lits. Il me dit :

- Jeanne, vous pouvez pas venir m'aider ?

¹⁵ Numéro de l'immeuble d'une rue où se trouvait une maison close, quartier de la Commanderie.

- Je sais pas, je vais voir.

Il y avait une jeune fille, elle avait la tuberculose des os. Alors, elle avait les os qui, comment dirais-je, suppuraient. Ça sentait mauvais, beauseigne !

Alors, il me dit :

- Vous tenez la jambe pendant que je vais la soigner.

Je fermais les dents, j'aime mieux te dire. Eh ben ! oui, ce pauvre monsieur Maisonneuve, il était pas bête, il pensait ainsi :

- Il faut l'endurcir, celle-là.

C'est lui qui nous avait fait, y avait des cours de secourisme, pendant la guerre. Alors, c'est lui qui nous avait inscrites avec la tante Marie. Alors, il y avait un examen à la fin du stage. Y avait un examen oral, et puis écrit, et puis pratique. On fait les deux premiers, pratique. Bon ! ça marche tout bien. Et puis fallait faire l'écrit, un truc sur le squelette, je sais pas quoi, je me souviens plus. Alors bon ! on met ce qu'on savait quoi ! Et puis on se regarde avec la tante Marie. Nous, on avait fini. On s'est dit :

- Qu'est-ce qu'elles inventent ? On a dû louper quelque chose, c'est sûr. Oh ! ben alors, on revient pas demain, hein ! Pas la peine.

Donc, on y va pas le lendemain...

On va se coucher. Et puis la tante Marie, elle vient, elle m'appelle, elle me dit :

- Descends, Jeanne. Il faut y aller, parce que le docteur Maisonneuve est venu me réveiller. Il m'a dit qu'il fallait qu'on y aille.

Puis finalement, ils nous ont donné notre diplôme. J'en ai point d'autre ! Ah ! la la !

C'était pendant la guerre. On y mangeait bien. Au moins on mangeait. Y avait du café. Y avait Georgette, elle était toujours à la cuisine, jamais dans les salles. Alors, des moments, j'allais vers la cuisine : on me demandait d'aller aider pour quelque chose. J'y allais. Et quand c'était le matin, j'y allais, et puis, pendant midi, vers les midi et quart, la sœur cuisinière, Saint-Charles, elle partait, elle avait préparé le café de l'aumônier. Alors, Georgette me dit :

- Attends, on va boire un bon café, t'en fais pas !

Alors, on se servait chacune une petite tasse, et puis elle ajoutait de l'eau, elle, pour l'aumônier !

Il a jamais bu du bon café, avec nous ! Ah ! c'était marrant. Eh ben ! y avait pas de raison, elle me dit : « Y a pas de raison !... »

Y avait un jardinier et puis, pas un infirmier, mais un homme de peine quoi ! Il était jeune, nous aussi, alors on se taquinait quoi ! Alors, il y avait la salle des hommes, qu'on appelait. Alors, y avait la clé sur la porte. Quand on partait, à une heure et demie, avec Georgette, elle me dit :

- On va les fermer dedans, tu vas voir...

Manque de pot : y avait la sœur Saint-Jean, l'économe qui avait besoin d'un homme. Elle y va, elle essaie d'ouvrir : fermé !

- Mais enfin ! Qu'est-ce que vous faites ? Vous vous fermez dedans, comme ça ?

Et les autres :

- Mais on peut pas, on a pas de clé, nous !

La clé était sur la porte...

Ce jardinier, et puis ce jeune homme, il était de Chazelles-sur-Lyon. Alors, y avait le jardinier, il était marrant. C'était un vieux bonhomme. Alors, la sœur, quand elle les servait, elle disait l'Angélus, tu sais, c'était l'heure de l'Angélus. Alors, elle servait. Des fois, il attendait. Alors, il lui disait, un jour il lui dit :

- Eh ! ma sœur, pas tant de dévotion, un peu plus de portion !

Ça m'est resté. C'était marrant.

Eh oui ! Tous les souvenirs. Oh ! on prenait le mauvais temps, mais on s'en faisait du bon, des moments...

*

* *

Ces récits professionnels sont pour Jeanne une manière de repérer une nouvelle fois, décrire et dénoncer des inégalités sociales dans son environnement proche. Si l'on a bien compris ses propos, c'est dans son pauvre quartier du Calvaire où se nichent des souvenirs pour elle précieux, que, dès son enfance et sa jeunesse, fine observatrice, elle a forgé son attitude. Elle y a appris - « ça t'apprend » ! - combien il est nécessaire d'ouvrir les yeux, de se cultiver, d'aller vers les autres.

Bien des années plus tard, Jeanne applique encore la méthode... Elle nous pardonnera de citer une phrase prononcée dans d'autres circonstances ; elle est d'une grande limpidité :

- Les bons souvenirs, il faut les conserver ; les mauvais, il faut les oublier.

Les Cahiers de Village de Forez, n° 109, juin 2012

Siège social : Centre Social de Montbrison,

13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.
Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.
- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.
- **Dépôt légal** : 3^e trimestre 2012
- **ISSN** : 0241 - 6786
- **Impression** : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.